

On est dans une cuisine, plutôt grande, dans une maison à la campagne ; c'est le soir, c'est le début de l'automne, il fait sombre.

Les bruits du jardin, peut-être pleut-il légèrement.

Deux garçons dînent : l'un, Gilles, tout juste adolescent, doit avoir seize, peut-être dix-sept ans, plutôt petit pour son âge, de longs cheveux dépeignés pendent sur ses épaules.

À côté de lui, son frère, Jean, plus jeune, il a plutôt onze-douze ans, des cheveux longs lui aussi.

Il est plutôt silencieux, il regarde et il écoute.

Et, à ses fourneaux, une femme âgée, manifestement trop âgée pour être leur mère. Fragile, un peu recroquevillée sur elle-même, elle prépare et sert leur repas aux garçons, c'est Marie.

Elle parle en hongrois.

Ils lui répondent dans cette même langue.

**Marie** (en hongrois)

*... Au mois d'octobre, ça a été la dernière offensive russe... tout a été très vite... le front s'est effondré... les*

*Allemands ont été encerclés dans Budapest... Budapest est tombée... et pour ce qui restait de l'armée allemande, ça a été la déroute... depuis chez nous, pendant des jours, on a entendu des tirs d'artillerie qui venaient de la route de Dunaujvaros.*

**Gilles**

*C'était loin ?*

**Marie**

*... À peine deux kilomètres... comme d'ici à Saint-Rémy-lès-Chevreuse... un moment on a craint qu'ils bifurquent par chez nous et puis ils sont passés par la ferme des Horvath.*

**Gilles**

*Elle était où, la ferme des Horvath ?*

**Marie**

*Juste à l'ouest, de l'autre côté de la rivière... ils ont brûlé toutes les récoltes, ils ont tué les animaux... et puis les Allemands ont reculé encore, on n'a plus entendu de canon, il y a eu deux jours de calme complet, de silence absolu, quand on a appris que les Russes arrivaient... là ça a été la panique... vraiment la panique...*

**Gilles**

*Pourquoi la panique ?*

**Marie**

*... Pourquoi... l'armée russe c'étaient des gamins venus du Caucase, de Mongolie, c'étaient des sauvages : je sais pas comment te dire...*

Un silence.

Les enfants mangent.

Marie regarde par la fenêtre : le jardin rappelle sa présence, le vent fait craquer un arbre.

**Marie**

*... Mon père a tout de suite décidé de mettre dans des caisses tout ce qu'il y avait de précieux dans la ferme, certaines sont allées dans la cave dont on a muré toute une partie, et les autres, mon frère et mes oncles sont allés les enterrer dans les bois...*

On entend un bruit de voiture qui passe.

**Marie**

*Ce n'est pas votre père ?*

Jean fait non de la tête : l'évidence qu'il reconnaît le bruit de la voiture de son père entre mille.

**Gilles**

*Il va au Rotary Club ce soir.*

**Jean** (en français)

*Oui, mais il a dit qu'il repasserait à la maison d'abord pour se changer.*

**Gilles** (en français)

*Il repassera pas, il est huit heures.*

**Jean**

*Je sais pas.*

Marie retire leurs assiettes à Gilles et à Jean, les remplace par d'autres.

Plus tard.

La télé.

Marie enfoncée dans son fauteuil devant, dans le salon.  
Une émission à la Maritie et Gilbert Carpentier: d'immenses plateaux décorés comme des pâtisseries où roulent les lourdes caméras des Buttes-Chaumont.

Stone et Charden chantent *Il y a du soleil sur la France*.

À moins que ce soit C. Jérôme qui chante *Himalaya*.

Marie à la fois captivée et tout à fait absente.

Gilles et Jean traversent le salon entretenu dans la pénombre en rigolant.

Et montent à l'étage où se trouvent leurs chambres.

La radio.

Ils sont accroupis par terre dans la chambre de Jean qui tient à la main un transistor qu'il déplace, tourne, retourne, dont il oriente l'antenne pour parvenir à capter le signal d'une émission dont pour l'instant ne surnagent que des bribes inintelligibles mêlées à de la friture.

Le sol est en mauvais plancher de sapin dont le vernis ne subsiste que par plaques sporadiques à force d'être frotté; dessus, un vieux tapis persan décoloré laisse voir sa trame.

Jean n'arrive à rien.

**Gilles** (brusque)

*Passe-la moi. C'est pas comme ça.*

**Jean** (résiste)

*Laisse! Hier c'était là!*

**Gilles**

*Ça veut rien dire!*

**Jean** (ne veut pas lâcher)

*Arrête, tu vas tordre l'antenne!*

**Jean** (il lâche)

*T'es chiant!*

Au tour de Gilles de promener le poste à la recherche de la fréquence.

Lorsque soudain un son à peu près clair apparaît. Gilles se fige. On entend la voix d'un disc-jockey britannique, puis un jingle, le signal est faible mais distinct.

Gilles déplace le poste en retenant son souffle et le pose sur le plancher, la réception s'améliore encore jusqu'à même devenir un moment limpide.

Les premières notes d'un morceau que Gilles et Jean reconnaissent aussitôt: un silence religieux se fait, plus rien ne bouge.

C'est *Virginia Plain* de Roxy Music.

Plus tard.

La chambre de Marie.

Elle est en chemise de nuit.

Sa porte entrouverte donne sur une des chambres des garçons.

**Marie** (en hongrois)

*Éteins la lumière, tu as assez lu, il est tard!*

Elle attend un instant.

Et la lumière s'éteint dans la chambre de Jean.

**Marie**

*Et fais ta prière.*

**Jean** (off)

*Oui, oui.*

Marie se couche.

Elle éteint la lumière, mais la clarté de la lune traverse encore les rideaux.

Tout bas, elle murmure le *Notre Père* en hongrois.

### **FONDU AU NOIR**

Un Monoprix.

N'importe où.

En l'occurrence celui d'Orsay, petite ville de la grande banlieue sud-ouest en bordure de la Vallée de Chevreuse et ressemblant plutôt à un bourg de province.

Gilles traîne parmi les rayons en compagnie d'une jeune fille aux longs cheveux raides teints au henné, maquillée, des bagues, une longue tunique sur un jeans troué: c'est Christine.

**Christine** (très animée)

*... Je lui demande pas grand-chose, mais elle pourrait au moins aller parler à mon père. Ils peuvent se parler, merde! C'est pas compliqué!*

**Gilles**

*De quoi tu veux qu'ils se parlent: ton père veut te récupérer, le tribunal lui a donné raison, point final.*